



Arcturial Brest - Poulain - F. Tegan

Bush Banana Dreaming, d'Eunice Napangardi (ci-dessus), et Love Story at Ngarlu, de Tjapaltjarri (à gauche). Ces toiles sont issues de la collection Peter Los qui sera vendue par Arcturial, à Paris le 7 juillet.

L'expert

C'est en 1996 que Stéphane Jacob a créé Arts d'Australie, une galerie en appartement où il reçoit sur rendez-vous. Passionné et esthète, il propose aussi des cours de sensibilisation à l'art aborigène. Ses prix ? De quelques centaines d'euros pour des gravures, jusqu'à 80 000 euros pour des tableaux. Ses bonnes affaires ? Il recommande les écorces peintes de la terre d'Arnhem. **Adresse :** 179, boulevard Pereire, Paris XVII^e. **Renseignements :** 01-46-22-23-20 et www.artsdaustralie.com



800 000 euros. Huit ans plus tard, une autre de ses toiles pulvérisait son estimation haute (120 000 euros), pour être emportée à plus de 280 000 euros.

Si les collectionneurs qui se disputent ces tableaux sont, pour une grande part, australiens, les Européens ne sont pas en reste. L'hiver dernier, le Musée d'art moderne et d'art contemporain de Nice a présenté des peintures réunies par deux passionnés français, Marc Sordello et Francis Missana. On pouvait voir notamment une toile intitulée *Deux hommes jangala - Rêve de feu du bush*, signée par l'une des stars de l'art aborigène, Clifford Possum Tjapaltjarri (1932-2002). Star peut-être mais star posthume : l'an dernier une de ses toiles a été adjugée chez Sotheby's à Sydney pour 1,5 million d'euros, soit le record du monde pour une œuvre d'art aborigène.

Art aborigène

Le bush s'embrase

Hier dénigrées, ces œuvres du bout du monde dépassent aujourd'hui régulièrement les estimations. Seule l'authenticité des toiles fait parfois débat.

Longtemps, l'art aborigène d'Australie n'a été exposé que dans les musées d'anthropologie. Jugé comme l'expression d'une culture dite « primitive », il n'était guère considéré pour sa beauté. Tout a changé en 1971 lorsqu'un enseignant débarque à Papunya, une colonie perdue située près d'Alice Springs. Fasciné par la culture aborigène, il demande à ses élèves de peindre sur le mur de leur école une œuvre mettant en scène « La fourmi à miel qui rêve », expression graphique de l'un de ces *Dreamings* (un « Rêve »

traduit par des symboles le cheminement des ancêtres dans une région ou un paysage). Après de longues négociations avec les tribus, la peinture murale est réalisée : elle marquera la naissance d'un art qui suscitera vite l'intérêt des musées et des galeries. A preuve les pièces ayant rejoint les collections du musée du quai Branly, à Paris. Cet engouement se traduit sur le marché de l'art par la progression remarquable des cotes de certains artistes aborigènes. En 1995, une toile d'Emily Kame Kngwarreye (1910-1996) a ainsi été vendue plus de

De tels sommets seront-ils atteints lors de la vente de la collection Peter Los qu'organise Arcturial à Paris le 7 juillet ? Plusieurs toiles de Tjapaltjarri seront proposées à des prix variant de 10 000 à 260 000 euros (estimation haute pour *Love Story at Ngarlu*, 152 x 122 centimètres, 1992). Une soixantaine d'autres lots seront au programme de la dispersion, dont le très psychédélique *Bush Banana Dreaming*, d'Eunice Napangardi (estimation 36 000-60 000 euros), ou le très beau *Tingari Cycle at Pultitjilka*, de Turkey Tolson Tjupurrula (entre 18 000 et 30 000 euros).

Reste une question sensible : pour séduisant qu'il soit, l'art aborigène souffre de son succès. Avant toute chose, l'amateur – qui peut commencer une collection avec de belles pièces à 10 000 euros – doit s'assurer de la provenance et des conditions dans lesquelles les œuvres ont été produites : l'authenticité a un prix. Mais, à l'inverse, dans ce domaine, il ne faut pas perdre de vue que le prix ne garantit pas forcément cette fameuse authenticité. **Bernard Génès**